

KRISTEL OLBEN

COMMUNISME



Collection « Socialisme scientifique »
Publication du *Bulletin rouge* octobre 2020
kristel.olben@gmail.com

Nous, les vieux communistes...

Nous les vieux communistes, nous les survivants sans fierté d'une époque qui a été marquée par les trahisons des vieilles organisations ouvrières, nous avons un message à passer aux jeunes générations prudentes et désorientées, celui de leur expliquer comment nous en sommes arrivés là, comment encore au XXI^e siècle nous sommes sous la domination du capital.

L'explication primordiale, il faut aller la chercher comme l'impose l'approche marxiste dans la production, dans la circulation du capital et dans les échanges : la survivance d'un système économique tout orienté vers sa propre destruction – le capitalisme – a trouvé dans la nature sa source de jouvence qui le remettait sur pied après chaque effondrement.

Cette ressource naturelle dans laquelle le capitalisme a puisé à outrance, ce furent les énergies fossiles parfaitement essentielles à l'usage des machines et des transports. Si les destructions majeures des deux guerres mondiales n'ont pas achevé le capitalisme, c'est parce que l'économie capitaliste pouvait compter sur une source d'énergie qui faisait la guerre au travail, énergie abondante et pas chère, apte à alimenter de nouvelles technologies qui s'élevaient sur la cendre et les cadavres.

L'incompréhension de ce phénomène, l'abandon de l'étude économique du capital, le désert théorique qui a suivi cet abandon ont égaré les militants communistes. Dès lors les directions de la classe ouvrière pouvaient donner libre cours à leur opportunisme, professant par la parole un

marxisme tout abstrait, réitérant comme un leitmotiv désarmant les lieux communs du communisme, abandonnant à l'université bourgeoise le soin de penser le communisme, c'est-à-dire de le massacrer, de le déposséder de son tranchant révolutionnaire, de le noyer dans le marais bourgeois.

Tout ce qui existe dans la nature n'est pas renouvelable à l'échelle humaine. Ainsi, le sont les énergies fossiles. Il fallait donc un remplaçant au moins aussi performant pour que cela ne gêne pas la rotation et la circulation du capital. Les scientifiques ont essayé, ils ont cherché, ils ont testé mais ils n'ont pas encore trouvé le remplaçant idéal. Le capital a donc continué à utiliser les énergies fossiles puisqu'elles étaient les plus aptes à générer le maximum de plus-value. Dans les années 1990 et suivantes, il a rendu les machines moins gourmandes en énergie, mais cela a produit des effets rebonds dégageant de la ressource pour augmenter la production de nouvelles machines si bien que les quantités de ressources fossiles utilisées n'ont pas diminué. L'expansion du capital se poursuivait malgré le retour régulier des crises économiques.

Les guerres impérialistes se sont toutes concentrées sur cette ressource essentielle. Il était question de dominer l'approvisionnement, de le faire fluctuer en fonction des nécessités du pillage mondialisé. La production des puits de pétrole conventionnel a décliné. Nous étions, de l'avis des scientifiques, aux alentours des années 2008. Le capital américain a donné un coup de rein pour se sortir de ce guêpier. Ce fut l'essor des pétroles de schistes, plus difficiles à extraire et de moins bonne qualité ainsi que des

pétroles issus des sables bitumineux. Dans le garde-manger, c'est bien connu, on consomme d'abord ce qui est facile et bon et on se réserve pour la fin ce qui est moins facile et moins bon. C'est pareil pour le pétrole. Et toujours point de remplaçants. Mais beaucoup d'espoir sur les EnR, la fusion nucléaire ou l'hydrogène et d'autres substituts mais aucun capable de remplacer en équivalent le pétrole. Parce que si un de ses substituts avaient été aussi performants, la transition de l'un vers l'autre ne poserait pas de problème.

Parallèlement, l'usage des énergies fossiles a engendré le changement climatique qui conduit désormais l'humanité dans une zone floue, imprévisible et dont les premières calamités apparaissent déjà.

Le capital est une force de destruction. Avec le réchauffement climatique, il a fait honneur à sa réputation. Mais point de communiste ici pour étudier ce phénomène à la racine. En revanche, des colonies d'écologistes ont occupé le terrain idéologique en préconisant comme solution, soit un retour à l'âge des cavernes, soit des miracles dans telles ou telles alternatives. Marx les aurait appelés des vendeurs de panacées. En réalité, ils nous vendaient telles ou telles branches d'industries ; ils supportaient donc tels ou tels capitalistes. Toujours aucun communiste pour dévoiler la supercherie, aucun capable de regarder ce qui se tramait dans la production, aucun capable d'analyser scientifiquement les substituts tels que les éoliennes, les panneaux solaires, le prout des vaches, l'hydrogène, et autres dons divins qui ne devaient leur existence... qu'à la présence des énergies fossiles. Les plus ignorants s'exclamaient : « les énergies fossiles seront

remplacés par l'électricité ! » sans soupçonner le moins du monde que l'électricité mondiale en 2020 était à 80% fossile.

L'abandon du matérialisme dialectique a été la malédiction du mouvement ouvrier. Malgré le nombre effarant d'officines se revendiquant du marxisme, il n'y en a pas eu une pour sauver l'autre. Le rôle des énergies fossiles passait en dessous des radars. Incapables d'expliquer rationnellement le monde, incapables d'expliquer pourquoi le capitalisme ne s'était pas encore effondré, s'habituant à une approche empirique des phénomènes, les partis « communistes » se contentaient de formulations générales : « Le capitalisme ravage le monde. Il faut une société socialiste pour émanciper l'humanité ». Et ils affirmaient au lieu de démontrer.

Voici arriver le temps où reprendre en main le matérialisme historique est une nécessité absolue. Les énergies fossiles en déplétion indiquent une chose : la base matérielle du capitalisme se dérobe sous lui et rajoute des contradictions aux contradictions déjà profondes. Le voilà l'effondrement dont parlait Marx. Il est en gestation et l'accouchement est proche. Comment alimenter de futures machines si la source énergétique manque ? Comment repousser les limites physiques que cette raréfaction implique ? Une société socialiste proposera une réponse. Le capitalisme est enfermé dans une tautologie : il n'existe que pour le profit ; toute production ne générant pas de profit est abandonnée, peu importe son utilité immédiate ou dans le futur. Le capital ne planifie pas, il se faufile là où il espère une plus-value ; si celle-ci vient à disparaître, la rotation du capital est arrêté et ce dernier stagne dans les

banques, inemployé. La déplétion des énergies fossiles met un frein à l'expansion du capital. La formidable accumulation de richesse ne trouve plus manière à se reproduire sur une échelle plus large. Parce que cette reproduction nécessite des machines supérieures à celles existantes et des machines supérieures nécessitent une source d'énergie encore plus grande car elle remplace encore plus de travail humain. Tout le travail de Marx s'échine à montrer le rôle des machines dans la production capitaliste. Mais on ne trouve pas ce que l'on ne cherche pas.

Alors oui, le capitalisme ravage le monde et il faut une société socialiste pour émanciper l'humanité. Mais aujourd'hui que se prépare l'effondrement matériel du capitalisme, les partis communistes divers et variés sont hors champ. Reprendre le flambeau, se saisir du marxisme du XIXe siècle et l'approfondir, prendre sa lame émoussée par des générations de partis impuissants et de l'aiguiser à nouveau pour lui redonner tout son tranchant, voici notre tâche.

Nous, les vieux communistes, qui traînons dans le monde, séparés désormais de ces partis qui nous ont déçus, ayant ce communisme des origines chevillés au corps, nous donnons une chose qui ait encore un peu de valeur. Nous donnons aux générations futures la solution pour un monde meilleur : une révolution.

La situation mondiale est mûre pour la révolution socialiste

Le capital au niveau mondial est face à des contradictions de plus en plus intenable pour lui. Les sciences et les techniques ont échoué à surmonter les obstacles matériels qui, chaque jour, sont de plus en plus nombreux. Les forces productives ont cessé de croître et, quotidiennement, de nouveaux instruments de travail sont détruits de manière absurde pour satisfaire la chasse aux profits. Les différents impérialistes se font de plus en plus une guerre ouverte pour garder intact leur hégémonie passée sur le monde. Les pays dominés demandent de plus en plus d'autonomie politique. Certains grands pays comme la Russie et la Chine sont devenus des puissances rivales aux vieux impérialismes.

Partout les pénuries sont le signe d'une réduction des moyens de production et accablent les masses de privations et de souffrances. La crise financière couplée à des dettes, publiques et privées, colossales, jette dans la rue une population de plus en plus importante. Les PIB mondiaux sont orientés à la baisse depuis plusieurs décennies. La pandémie du coronavirus n'a fait que révéler avec une acuité impitoyable l'incapacité du capitalisme à résoudre pour lui-même le problème de la dégradation généralisée des productions mondiales.

Les bourgeoisies nationales ne voient d'issue que dans le rapatriement toujours plus grand de profits gagnés grâce à la destruction des moyens de production ainsi que le recours à une dette abyssale. La contraction du capital

les conduit à dévorer le capital productif là où il est surnuméraire à ses yeux. Les prix s'envolent. Le chômage augmente.

Les bourgeoisies elles-mêmes s'égarent dans des actions contradictoires, sans autre vision globale que celle du chaos.

Dans les pays historiquement privilégiés, c'est-à-dire dans ceux où les Etats peuvent encore se permettre pendant quelque temps, le luxe de la démocratie au compte de l'accumulation nationale antérieure, tels que la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne, les Etats Unis ou le Japon, les pays traditionnels du capital proposent pour s'en sortir des utopies réactionnaires comme la transition énergétique, aveugles qu'ils sont du mal qui les ronge.

La crise actuelle n'est pas encore pleinement développée. Nous allons au devant d'une longue réaction en chaîne dont l'issue n'est pas connue d'avance. Politiquement la gauche française n'existe plus, le parti révolutionnaire international est à construire. Les masses révoltées affichent un apolitisme qui confine parfois au sectarisme agressif, au refus pur et simple du politique. Ce principe sur lequel elles s'arcbutent les empêchent de comprendre théoriquement ce qu'est le capital et comment le détruire. Si elles sont capables de dire, et c'est déjà une étape franchie, « le capitalisme ravage le monde », elles ne sont pas encore assez aguerries pour énoncer la conclusion : une société socialiste émancipera l'humanité et résoudre, dans les limites matérielles, les défis de l'avenir, une société socialiste construira « un monde meilleur ».

Les bourgeoisies européennes s'attachent à maintenir en vie l'Union Européenne qui est l'organe collectif d'oppression des travailleurs en Europe.

Toutes les hérésies économiques de notre époque sont analysées par la presse bourgeoise comme une succession d'erreurs qu'il est possible de rectifier en procédant sagement et rationnellement grâce à la loi et aux réglementations. Or le rationnel pour le capital s'appelle le profit immédiat. Le futur n'est pas envisagé. Il sera de toute façon tout autre, le mouvement du capital n'étant ni prévisible ni domptable.

Quiconque n'a pas analysé comme Marx, la nature et la circulation du capital comme élément de base de l'organisme capitaliste sera à tout jamais incapable de comprendre scientifiquement les plus importantes manifestations de notre époque.

Dans notre société actuelle, l'agonie du capitalisme se traduit du côté de la classe ouvrière, politiquement par une relative apathie, et économiquement par l'augmentation du chômage ; du côté de la petite bourgeoisie, économiquement c'est le début de la déchéance économique et politiquement, c'est l'augmentation dans ses rangs d'un sentiment de révolte mais aussi du populisme.

La création monétaire pour faire face à la pandémie du coronavirus a montré que l'argent n'était pas un problème pour la bourgeoisie dans la mesure où il était employé pour sauver son système et non des vies. Mais cette création monétaire est aussi une forme de désarroi, une fuite en avant sans perspective, et n'est possible au

niveau mondiale que dans des économies qui ont accumulé des richesses incalculables.

Le tableau des relations internationales montre une augmentation des luttes de classe. Sous la pression croissante du déclin capitaliste, les principales puissances ont développé une surveillance numérique globale de leur population pour contrecarrer toute velléité de révolte. De nombreuses explosions sociales ont secoué le monde entier en 2019 puis en 2020 : Venezuela, Liban, Bolivie, France, Algérie, Chili, USA, Mali, Serbie, Thaïlande,... et des grèves surgissent de partout. Ce retour des luttes n'est qu'un commencement vers un embrassement mondial. Partout est désigné le coupable : le capitalisme.

L'absence de parti révolutionnaire rend la victoire de la future révolution incertaine. Tout dépend donc maintenant du prolétariat, de la montée en son sein d'un sentiment révolutionnaire derrière lequel viendra s'arrimer dialectiquement une avant-garde marxiste capable de le mener à la victoire. Sans révolution socialiste dans les décennies qui viennent, c'est la civilisation tout entière qui menace d'être emportée vers la barbarie. La génération qui vient aura à monter à l'assaut du ciel comme les insurgés de la Commune de Paris. Révolution interrompue en 1871, il est temps d'achever la tâche de nos courageux prédécesseurs.

Première partie : Communisme

Qu'est-ce qu'un communiste ?

Etre communiste, c'est d'abord avoir conscience de l'opposition **irréductible** des intérêts des classes dominées avec tout l'ordre social et politique du capitalisme. Irréductible est le mot à retenir parce qu'il signifie qu'il n'y a **aucune** conciliation possible et que tous ceux qui tentent de concilier les capitalistes avec leurs victimes appartiennent au milieu réformiste et doivent être sévèrement dénoncés comme des fossoyeurs de révolution, des conservateurs car ils conservent le capitalisme et ne cherchent pas à l'évincer.

Etre communiste, c'est ensuite s'engager à défendre sa classe sociale, le prolétariat, à la former et à la guider vers sa tâche historique qui est le renversement politique de la bourgeoisie, classe sociale dominante oppressive, ainsi qu'à l'abolition économique de la propriété privée des moyens de production.

La société socialiste change de structure politique et de structure économique en adoptant, comme structure politique, la démocratie prolétarienne et comme structure économique, la propriété collective des moyens de production. La société socialiste, c'est l'étape transitoire entre le capitalisme et le communisme où la production est réglée d'après une planification mondiale, autrement dit, elle est rationnelle et non pas anarchique. La propriété des moyens de production majeurs et les institutions sont

collectivisées telles que les banques, le commerce international, l'approvisionnement en énergie, en eau, l'assainissement, les grandes entreprises du bâtiment, les transports, les grandes exploitations agricoles, le textile, le secteur des machines outils...

Etre communiste, c'est aussi ne nourrir aucune illusion dans le capitalisme, dans sa possibilité d'être à « visage humain » y compris si sa forme politique revêt celle trompeuse de la démocratie bourgeoise.

La nature fondamentale d'un Etat est d'être au service de la classe dominante. L'Etat n'est ni impartial ni au-dessus des classes, il est l'instrument dans les mains de la classe dominante pour exploiter la classe dominée. La lutte des classes incessante oblige les capitalistes à céder un peu dans le cadre bourgeois mais en aucun cas la lutte des classes ne peut donner un contenu socialiste au capitalisme. Si celui-ci, dans le cas d'un effondrement comme nous le vivons actuellement, envisage la planification ou la nationalisation de certains moyens de production, comme ce fut le cas après 1945, ces actions ne seront effectuées que pour sauver le capital de sa déchéance et lui permettre de prolonger son agonie. C'est ainsi qu'il en a réchappé en France après la Seconde Guerre mondiale. Pour l'heure, il a plutôt tendance à dévorer tout ce qui appartient à l'Etat et ce faisant, il se dévore lui-même. Il consomme ainsi en France la SNCF, EDF/GDF et jette dans le secteur privé tout ce qu'il peut l'être : hôpitaux, EHPAD, enseignement... Ailleurs dans le monde capitaliste, ces pans de l'économie sont déjà à la merci de la propriété privée. C'est d'ailleurs pour la même raison

que les Etats impérialistes lorgnent sur la partie de l'économie chinoise encore hors d'atteinte du capital.

Etre communiste, c'est enfin se préparer à diriger une révolution quand celle-ci émergera de conditions matérielles favorables, c'est la mettre en avant comme solution enthousiasmante, c'est en expliquer la nécessité absolue au regard de l'intérêt vital de l'humanité.

Dans la pratique, le communiste cherche à élever l'esprit des masses lors de leur mouvement spontané jusqu'à la compréhension du programme marxiste.

Donc : 1°/ Il ne se traîne pas à la queue du mouvement en observateur passif ; 2°/ Il ne reprend pas tel quel les revendications des masses mais lui propose des mots d'ordre révolutionnaires ; 3°/ Il ne sous-estime pas les masses et leur aptitude à s'emparer du programme révolutionnaire ; 4°/ La spontanéité des masses exige du communiste une très haute conscience de la situation et un engagement proportionnel à l'élargissement du mouvement ; 5°/ Le communiste sait que l'impréparation des masses conduit à la défaite et à leur démoralisation.

Les communistes doivent se doter d'une organisation fonctionnant sans interruption, capable de diriger le mouvement tout entier. Cette organisation, c'est le **parti révolutionnaire. A l'heure actuelle, il n'existe pas, il reste à construire et c'est l'objectif de cet ouvrage que d'y parvenir.**

Pour un communiste, la conscience doit être réflexive et tendue, apte à identifier la dialectique interne de ses propres raisonnements. Sa tâche est de découvrir les lois motrices du capital, l'état de la lutte des classes qui sont

toujours le produit des rapports de production et d'échange à un instant t.

Le communiste, par sa connaissance des déterminismes qui pèsent sur sa conscience, est tout entier méfiant vis-à-vis de lui-même et des informations qui lui arrivent. Il sait qu'il doit triompher de l'ennemi de classe qui se cache dans toute décision, dans toute action. Il n'a pas honte de se tromper car l'erreur fait partie du processus dialectique mais il a l'obligation de se corriger.

Le matérialisme dialectique, fondement philosophique du marxisme.

Le matérialisme dialectique dit que notre histoire et nos idées sont le résultat d'un enchevêtrement infini de relations matérielles et d'actions réciproques d'intensité et de développement non homogènes qui fait que rien n'est fixe, tout bouge, se déplace, se transforme, domine puis périt.

Il est impossible d'embrasser d'un seul coup l'ensemble de ces relations. Il est donc nécessaire d'isoler provisoirement un élément, un objet pour l'étudier, en identifier ses manifestations apparentes, l'ensemble des phénomènes qui interagissent autour de lui de manière visible. Mais l'apparence et l'étude isolée ne conduisent pas à la réalité d'un élément étudié ; elles ne peuvent qu'apporter quelques morceaux de vérité qui auront toutes les chances d'être mal interprétés s'ils restent en l'état. C'est pourquoi, la deuxième phase implique le positionnement de l'élément étudié dans l'histoire, c'est-à-

dire dans l'univers tout entier de relations, histoire de la nature et histoire sociale. La deuxième phase d'étude d'un élément donné laisse apparaître un processus engagé dans un mouvement constant de transformation et d'évolution. Par exemple, on ne peut pas étudier la question pétrole sans l'incérer dans celle du capitalisme qui est l'histoire sociale ou dans celle de la géologie qui est l'histoire de la nature (je rappelle que c'est ainsi que Marx et Engels définissent l'histoire).

Cette démarche compliquée s'oppose à la démarche plus fainéante que nous a léguée la pensée métaphysique qui vise à isoler l'objet étudié en dehors de l'univers entier et donc non dans son mouvement mais dans son repos, sa fixité. Par exemple, étudier la question des Gilets jaunes comme une manifestation politique (désir de davantage de 'démocratie') ou économique (augmentation des salaires et arrêt des taxations abusives) sans l'étudier dans sa globalité (que nous dit ce soulèvement sur l'état du monde ? quel état du monde a produit les Gilets jaunes ? pourquoi en France et pas ailleurs ? etc...) correspond à une pensée qui isole. Le désir de démocratie est intimement lié à celui du revenu qui est intimement lié à l'exploitation capitaliste du monde, qui elle-même est soumise au pourrissement. Ce pourrissement du capitalisme, par actions réciproques, produit régulièrement la misère, puis des désirs de démocratie et d'augmentation de salaire. A cela s'ajoutent des lignes transversales, non parallèles c'est-à-dire qui s'entrecroisent elles-mêmes, par exemple, la lutte inter-impérialiste, l'exploitation des pays pauvres, la déplétion des énergies fossiles, le réchauffement climatique,

l'existence de quelques Etats ouvriers déformés, les conflits nationalistes...

La pensée métaphysique impose une logique mécaniste

Prenons un exemple de logique mécaniste.

Les Gilets jaunes sont précarisés donc il faut augmenter les revenus/ enlever la taxe carbone/ rétablir la 'vraie' démocratie/ et on règle les problèmes. C'est court, c'est simpliste et c'est ce qu'on appelle communément le 'bon sens'. Ce raisonnement mécaniste est facile à comprendre et a l'avantage pour les classes dominantes de camoufler les racines de tous les phénomènes sociaux : l'exploitation capitaliste. C'est pour cette raison que c'est la façon de réfléchir de la bourgeoisie et c'est aussi pour cette raison qu'aucun économiste bourgeois n'arrive à comprendre puis prévoir quoique ce soit en économie.

La pensée dialectique se donne comme objectif d'étudier l'histoire dans ses lois motrices. C'est ainsi que Marx et Engels, observant les soulèvements ouvriers du début du XIXe siècle en Europe, concluent que toute l'histoire humaine est d'abord l'histoire des luttes de classes. Cette loi n'aurait pas pu être mise en avant par un raisonnement mécaniste qui s'occupe principalement du présent en lien uniquement avec un passé proche.

Le raisonnement dialectique impose donc, par exemple d'étudier la base sociale des Gilets jaunes (leur métier), la contradiction de leurs revendications, leur nombre, leur localisation, les tendances politiques et philosophiques qui s'expriment dans la lutte des classes qu'ils ont engagée. Puis, plus largement, s'intéresser au

contexte : la France comme produit de l'histoire, notamment en tant que produit de la Révolution française, de la Commune de Paris, mais aussi en tant que puissance coloniale et impérialiste, l'attachement des Français aux services publics, leur combativité historique. Et enfin de manière encore plus large, l'histoire du capitalisme, du socialisme et l'état mondial actuel du capital.

Le raisonnement dialectique, fondé sur la lutte des classes, montre que le problème n'est pas en premier lieu une taxe ou le RIC mais le capital lui-même. C'est donc lui qu'il faut abolir, autrement dit abolir le règne de la propriété privée des moyens de production. La réponse est donc économique : c'est le système économique du capitalisme qui produit la richesse et la misère. Chercher à avoir une meilleure représentativité politique sans poser la question du système économique n'est pas une position révolutionnaire. C'est une position qu'adoptent aussi bien des réformistes que des fascistes.

Sur la voie de l'émancipation humaine, il y a un nombre important d'obstacles. Le marxisme historique les a consciencieusement identifiés, expliqués, illustrés. Le mode d'emploi est donc accessible. Aux masses insurgées de s'en emparer.

Idéalisme versus matérialisme

Toute démonstration s'appuie sur des prémisses que nous appellerons éléments premiers. De ces prémisses découlent des conséquences que nous appellerons éléments seconds.

La différence entre idéalisme et matérialisme est fondé sur un inversement des prémisses.

L'idéalisme met en avant comme donnée première la conscience de soi, le monde des Idées. Pour l'idéaliste, les idées sont à l'origine des sociétés, de la production, des institutions. La pensée idéaliste stipule que les idées sont l'élément premier et la société est un élément second.

Pour le matérialiste, l'état de la production à un instant t est à l'origine des sociétés, des idées et des institutions. La pensée matérialiste stipule que le système productif est l'élément premier et la société qui en découle un élément second.

Ces définitions philosophiques sont cruciales pour comprendre notre monde. La difficulté de ces fondements philosophiques consiste en ce que système productif et idées sont en interactions permanentes, l'un générant l'autre dans une multitude d'actions réciproques. L'élément premier est donc caché.

Pour illustrer un tant soit peu ces définitions, il est possible de prendre comme exemple Marx lui-même. Marx est le produit du capitalisme dans son essor lequel montre déjà ses limites. Son ouvrage phare, *Le Capital*, naît de l'observation du système de production capitaliste. *Le Capital* n'aurait pas pu être écrit avant l'ère industrielle,

avant l'ère des machines. *Le Capital* est une somme d'idées (éléments seconds) produites par l'observation du système de production (élément premier). De même, *Le Capital* n'aurait pas pu être écrit pendant l'antiquité où régnait le système esclavagiste, il dépend donc bien d'un système de production historiquement situé.

Autre exemple, la Bourse (élément second) est un produit du système capitaliste (élément premier). Les lois (élément troisième) qui régissent la Bourse se sont approfondies au fur et à mesure du développement de la production capitaliste et de la lutte des classes et n'ont pas été données une fois pour toutes dès le départ. Les lois ont été produites par nécessité, pour encadrer et favoriser l'essor de la Bourse malgré la lutte des classes. Les lois ne sont donc pas des éléments premiers, tout comme les institutions. Elles découlent des rapports de production.

Autre exemple. Le pétrole (élément naturel) existait bien avant l'ère industrielle, il affleurait dans certaines parties du monde. Son usage était très limité. Le pétrole devient un élément fondamental du capitalisme au tout début du XXe siècle. Le système de production capitaliste fondé sur l'usage intensif des machines (élément premier) a découvert l'utilité du pétrole qui, comme le charbon avant et le gaz après, sont les matières premières phares du capitalisme comme les céréales étaient les matières phares de l'antiquité esclavagiste. L'essor des sciences modernes (élément second) repose sur le système de production capitaliste qui s'est emparé de ces sources d'énergie formidables.

La classe dominante adopte une pensée idéaliste de sorte qu'elle occulte le système économique sur lequel sa domination est fondée et notamment le rôle de la propriété privée des moyens de production. Elle fait donc croire que le monde change grâce aux idées et non à travers la lutte des classes, produit de l'existence de la propriété privée et des rapports de production. De cette façon, elle nie le fondement matériel de sa domination afin de se préserver de toute atteinte. Selon la pensée idéaliste, ce sont les idées qui sont responsables de l'état social donc ce sont les idées qu'il faut changer pour que change la société. Intervient alors l'argument de la pédagogie, de l'explication : ce sont des efforts de pédagogie qui réussiront à faire changer l'état social.

Le marxisme adopte une pensée matérialiste de sorte qu'il s'occupe en premier de considérer la production en la situant historiquement. A partir de celle-ci naissent des rapports juridiques, moraux, religieux, politiques, scientifiques, bref des idées. L'élément premier dans la production est constitué par ce que, dans la production capitaliste, Marx appelle le capital circulant, autrement dit par les ressources trouvées dans la nature et le travail. Le capitalisme naît pendant la Renaissance du pourrissement de la féodalité incapable de développer plus largement les moyens de production, il devient une force de progrès en développant les moyens d'échange et de production et pousse ainsi l'aristocratie vers la porte de sortie. Tout système productif - comme toute chose dans la nature - a une durée de vie qui peut se schématiser par une courbe de Gauss, une courbe en cloche : un essor durant lequel se développent les moyens de production, un maximum qui

indique que le système productif est arrivé au plus haut point qu'il peut atteindre puis un effondrement. Lors de l'effondrement, le système productif suivant qui est alors en gestation prend la relève mais il doit détruire les liens juridiques existants de l'ancien mode de production afin qu'il puisse donner à son essor la pleine puissance. Ces périodes de transition sont violentes, guerres ou révolutions, instabilité économique et politique. Toute ancienne structure politique cherche à se conserver même en son déclin ; le recours à la violence est toujours le fait des anciennes classes dominantes qui ne veulent pas perdre leurs prérogatives, leurs privilèges et leurs pouvoirs.

Marx démontre que, désormais, à l'époque de la décadence du capitalisme –autrement dit en son effondrement - le développement maximal des moyens de production ne peut être atteint que par l'abolition des classes sociales, autrement dit par la disparition de la classe dominante oppressante et de la classe dominée.

Le communiste et l'idéaliste

L'idéaliste est subjectif, il cherche dans le monde des idées celles qui expliquent l'état du monde. Par exemple, il dit que la non prise en compte des idées écologiques par les démocraties explique l'état détérioré de la planète. Il faut donc des lois et des réglementations pour y remédier.

Le communiste est objectif, il cherche dans la production ce qui explique l'état du monde. Par exemple, il explique que le fonctionnement capitaliste détruit nécessairement les hommes comme la nature. Il conclut donc qu'il faut supprimer le capitalisme pour avoir la possibilité d'agir en faveur des hommes et de la nature.

L'idéaliste, par son incapacité à saisir l'objet qui influence sa conscience, se nourrit de formules vivifiantes sur le libre-arbitre, sur l'insoumission, sur la liberté, sur l'indépendance et se targue souvent d'être impartial et objectif, exactement le contraire de ce qu'il est. Il a une vision mystique de lui-même.

Le communiste, par sa capacité à saisir l'objet qui influence sa conscience, refuse le vocable bourgeois qui fonctionne par concept (libre-arbitre, insoumission, liberté, indépendance, ...) au profit d'une analyse dialectique de l'état de la production et des forces en présence (lutte des classes).

Pour un communiste, analyser une situation économique c'est mettre en rapport les lois économiques marxistes d'après un schéma dialectique.

Nous prendrons un exemple.